

s'efforça de nous ramener, par des arguments théologiques, dans le chemin de la vertu.

Le sifflet retentit. Tandis que nous remettions en wagon, avec force signes d'amitié, Le Cardonnel à qui, pour ne pas faire de peine, nous promettions d'observer les commandements et de renoncer aux pompes du monde, le commissaire de surveillance de la gare qui est, en province, le grand chef de la police politique, prit des notes sur son calepin.

Et par l'indiscrétion d'un employé bavard, il nous fut révélé, un jour, que nous étions l'un et l'autre inscrits sur les papiers de la sous-préfecture avec cette marque ineffaçable : « *Anarchistes soudoyés par le clergé !* »

JEAN CARRÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'événement artistique du mois dernier fut l'exécution à Verviers, ville de drapiers et de violonistes, de la *Fête Romaine* de M. Erasme Raway. Ce fut une solennité musicale dans toute l'acception du terme et grâce à M. Louis Kefer, directeur de l'école de musique de Verviers, la petite ville manufacturière se paya la primeur d'une des plus belles œuvres signées d'un musicien belge. L'entreprise était considérable et ardue. Elle a parfaitement réussi. M. Kefer, excellent musicien, qui dirigeait l'exécution a tiré un parti merveilleux de son petit orchestre renforcé, il est vrai de quelques « chefs de pupitre » venus de Bruxelles ; le quatuor s'est particulièrement distingué. Mais on sait que Verviers est le paradis des archets. Les chœurs — trois cents voix — méritèrent tous les éloges. Comme ces braves gens, orphéonistes de Verviers et de Dison ou enfants des écoles communales mettaient de la conscience et de la chaleur dans l'interprétation et combien ces voix saines, de franc métal, faisaient valoir les trouvailles de timbres qui ne sont pas une des moindres beautés de la partition de Raway !

De nombreux connaisseurs venus de Bruxelles assistaient à ce concert. Je m'y trouvais avec Léon Dommartin, le pèlerin assidu des grandes fêtes musicales, Jacques Ménil, l'auteur de la récente traduction d'*Art et Révolution*, Hegenscheidt, le poète de *Starkadd*, le noble drame qui a enrichi la nouvelle littérature flamande ; Vermeylen, le directeur de *Van Nu en*

Straks, le professeur René Berthelot; les peintres Cahen et Georges Balthus, un fanatique de Nietzsche dont il a fait connaître plusieurs pages au public français, le professeur Georges Develshauwers qui contribua pour beaucoup par sa ferveur pour l'œuvre, par son généreux prosélytisme et sa compétence artistique au succès de cette grande entreprise.

J'emprunte à une notice très bien faite par celui-ci ces renseignements sur la signification et la portée de la *Fête Romaine* qui n'est qu'un important intermède d'un grand drame lyrique en deux journées intitulé *Freya*.

« Cette *Fête Romaine* forme le 2^e tableau du premier acte de *Freya*. C'est une fête religieuse païenne organisée par le proconsul Claudius attaché à la politique guerrière et à l'ancienne religion de Rome. Elle se donne en l'honneur de Valérius, un chrétien que l'empereur Constantin, désireux de changer la politique des Gaules et d'y substituer l'influence chrétienne à la domination violente de la Rome païenne envoie aux armées des Gaules comme successeur de Claudius.

» Cette fête doit synthétiser l'esprit de la conception païenne; elle n'est pas un simple divertissement, mais traduit les sentiments religieux anciens et cherche à en exprimer d'une manière concrète la portée et le sens.

» Le fond de la *Fête Romaine* est la célébration de l'enthousiasme sacré de la grande poussée de la vie et de l'affirmation des choses; la mort elle-même dans cette conception n'est qu'une transformation de la vie. Telle elle apparaît devant l'enthousiasme sacré qui annihile l'individu dans la joie infinie de la nature: la nature en effet se manifeste par un continuel devenir; elle crée et détruit à la fois.

» La *Fête Romaine* est un tableau dramatique avec orchestre, chœurs mixtes et mimique. Le rôle de l'orchestre n'est pas celui d'un simple accompagnement ou d'un commentaire; il se rapproche du rôle qu'il a dans la symphonie. Les chœurs chantent des hymnes en l'honneur du Dionysos antique (Bacchus comme Dieu de l'enthousiasme sacré et de la fécondité de la nature), d'Aphrodite ou Vénus, de Déméter ou Cérès, d'Artémis ou Diane, d'Arès ou Mars, et enfin du Dionysos dithyrambique d'où sortit la tragédie grecque. A la scène, quand l'œuvre sera exécutée au théâtre et non plus au concert, ces chœurs seront immobiles, quand pendant les chants et les développements orchestraux s'exécutera une pantomime,

jouée par les groupes spéciaux distincts des chœurs. Les mouvements de la pantomime ont leur correspondant dans le rythme musical, et l'ensemble de la symphonie garde la ligne *simple et plastique* que comporte l'idée de beauté païenne. »

Cette simplicité est une des caractéristiques les plus surprenantes de cette partition grandiose. Le tout paraît une belle statue, ou mieux une sublime créature humaine aux gestes lents et harmonieux, telle qu'on en voyait évoluer dans les jeux olympiques. De l'ensemble se dégage aussi une clarté éthérée, comparable au beau ciel de l'Hellade et qui en fait ressortir le modelé impeccable et les proportions sculpturales. L'œuvre se présente taillée dans un bloc de Paros ou venue spontanément, jaillie tout d'une pièce du génie de l'artiste créateur comme Pallas du cerveau de Zeus. Naturellement elle représente une énorme somme de travail, mais il n'y paraît point, et quoique l'exécution en dure près d'une heure, l'attention et l'intérêt requis dès les premières mesures, se soutiennent jusqu'à la fin et vont même en augmentant, pour arriver à une totale admiration et à l'enthousiasme intense. J'ai rarement emporté dès la première audition d'une grande œuvre une impression aussi définitive et aussi directe.

Malgré la lenteur et l'analogie rythmique des mouvements, les divers hymnes accusent une physionomie bien tranchée et bien démarquée. Tous ces thèmes, très évocatifs, font image et s'approprient lumineusement au caractère de la divinité qu'ils exaltent. La bacchanale de la fin fulgure comme l'apothéose même de la vie. Cela vous empoigne au plus profond de l'âme.

Evobé! Bacché! Evia! Je me représentais le dieu même promenant à grand bruit son carnaval païen, symbole du mouvement perpétuel de transformations et d'évolutions qui rajeunit la Nature. « J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale! » comme chantaient ses corybantes. Dans les *Deux Masques*, Paul de Saint-Victor a des pages que je repris avant et après l'exécution de la *Fête Romaine* comme la plus belle paraphrase littéraire du génie de cette musique. On y voit le dieu-roi escorté de son formidable Thiasé, ivres de *soma* ou de vin. Au milieu de son cortège de bacchantes et de faunes, de satyres et d'aegyptans, nous nous le représentons, avec ses peintres et ses poètes, « érotique et héroïque,

imberbe et superbe, l'œil mouillé d'une langueur ardente, les hanches arrondies, la poitrine unie et sans muscles, l'air songeur et enivré. Ses cheveux de vierge flottent en longues boucles ; une peau de faon tachetée, emblème du ciel étoilé, glisse sur sa nudité juvénile ; ses pieds sont chaussés de splendides cothurnes ; il tient la fêrûle enveloppée de pampres, sceptre hiératique de sa royauté. »

Le musicien a fait revivre à son tour ces mystères profonds et décoratifs, cette félicité panthéiste.

Franchement, de toutes les personnalités musicales qui se sont affirmées ici et même ailleurs depuis Richard Wagner, Erasme Raway est avec Peter Benoit, un autre musicien naturaliste, celui qui s'affranchit le plus complètement du tribut au redoutable géant de Bayreuth. Dans cette *Fête Romaine* tout appartient à Raway. Cette partition ne ressemble en rien à ce qu'on a entendu jusqu'à présent. C'est aussi serré et poussé comme métier, et aussi opulent sous le rapport des idées, que les maîtresses œuvres de Wagner, mais loin de subir la tendance et l'empreinte des dites œuvres, la *Fête Romaine* en constitue presque l'antithèse. Et pour dire toute ma pensée, je vois dans l'œuvre de Raway une saine réaction contre le mysticisme maladif et sanguinolent, contre la musique à stigmates, la musique miraculée de *Parsifal*. Raway a édifié, à côté de la funèbre cathédrale du Graal, où saigne et se lamente Amfortas, un temple païen où l'on célèbre la vie et la nature éternelle, où l'on exalte l'humanité libre et les sublimes énergies.

J'ajouterai que dans l'œuvre de Raway rien ne trahit le pastiche ou l'archaïsme. Cette *Fête païenne* est une fête essentiellement moderne ; elle interprète un état d'âme nouveau, elle prélude à une autre Renaissance. Elle ne se confine pas dans une tradition, elle la continue et l'élargit.

Le compositeur était déjà très apprécié dans notre petit monde musical où on le tenait à bon droit pour un des plus forts et des plus probes. Mais cette œuvre-ci le classe au tout premier rang. Travailleur obstiné, caractère fier et irréductible, Raway n'a pas été encouragé suivant ses mérites. Il n'était pas de cette engeance de musicastres et de barbouilleurs officiels, piliers d'antichambres et lécheurs de bottes des gens en place. Il est né à Liège, le 2 juin 1850, d'un père grand amateur de musique et surtout de plain-chant. A six

ans Erasme eut pour premier professeur M. G. Milgand, qui lui enseigna les premiers éléments du solfège et du piano. Bientôt l'enfant négligea le piano pour l'étude de l'harmonie. A neuf ans déjà, entrepris par un autre Liégeois, M. Garnier, il compléta ses études harmoniques. En même temps Raway s'absorbait dans l'étude de l'orgue qui est demeuré son instrument de prédilection. M. Henrotay, du Conservatoire de Liège, fut aussi un de ses professeurs.

En 1864, le père Raway envoya son fils dans un collège d'humanités. Ses parents avaient décidé qu'il entrerait dans les ordres. Au commencement la paix et la réclusion séminaristes sourirent beaucoup au jeune homme. Elles activaient et accentuaient son enthousiasme pour la musique. Il profitait de ce calme et de ce recueillement pour se livrer à de fortes études de contre-point et de fugue.

En 1875, il avait terminé sa philosophie et peu de temps après il conquit ses grades de docteur en théologie. Devenu prêtre, selon le désir de ses parents, et ne s'apercevant jusque là d'aucune incompatibilité entre le sacerdoce et ses aspirations philosophiques et esthétiques, il fut quelque temps professeur au Séminaire de Saint Trond, puis maître de chapelle à la cathédrale de Liège. Plus tard, ne se sentant plus la conviction et la foi nécessaires pour demeurer dans les ordres et concevant déjà des œuvres peu orthodoxes, il reprit l'habit séculier et vint habiter Bruxelles où il avait recruté déjà par son talent un important noyau d'admirateurs, presque tous lettrés et artistes. Mais malgré ces sympathies et la notoriété qui s'attacha bientôt à son nom, cet homme franc et entier connut les privations et se ressentit de la rancune des cafards ou de l'envie des confrères se livrant à force cabales au lieu d'écrire quelques cabalettes. Longtemps la maladie ajouta un surcroît de détresse à ces épreuves redoublées. Il est temps que ce ferme artiste connaisse un peu d'aisance et de bonheur. Aussi je souhaite ardemment qu'en attendant *Freya*, la *Fête Romaine* fasse le tour du monde où l'on aime la vraie musique. Les 23 et 30 avril on l'entendra ici aux Concerts Ysaye. Ce sera l'occasion pour beaucoup de Parisiens de venir payer à l'un des nôtres le tribut d'hommage que nous payons à vos bons musiciens les d'Indy, les Bréville, les Charpentier, les Chausson, les Lazzari.

La première œuvre de Raway fut exécutée en 1876 au

Collège de Saint-Trond. Il s'agissait d'un mélodrame en trois actes, commenté par une partie orchestrale et des chœurs, et intitulé *Néan*. Raway composa ensuite beaucoup de musique d'église.

En 1880 sa première œuvre de marque, les *Scènes Hindoues*, fut exécutée à Liège ; peu de temps après on l'entendit aux Concerts Populaires de Bruxelles. En 1884, aux mêmes Concerts, nous eûmes l'occasion d'applaudir les *Adieux*, et en 1887, la *Symphonie Libre*. Cette dernière œuvre, quelque sensation qu'elle produisît dans le monde des musiciens, était loin pourtant de faire prévoir la magnificence de celle par laquelle Raway vient de faire une « rentrée » attendue impatiemment par sa légion d'admirateurs.

La Direction des Beaux-Arts était devenue vacante par suite de la démission de M. Nève. Autrefois je vous touchai un mot de ce personnage incompetent, ayant dû sa place au népotisme plutôt qu'à louer de méchants articles consacrés, dans une petite revue, à l'École de Saint-Luc, ces horribles polychromistes qui, si l'on n'y met bon ordre, auront bientôt détérioré nos plus belles cathédrales. Exceptionnellement, la nomination de M. Ernest Verlant, le successeur de M. Nève — celui-ci retourne à de lucratives occupations financières qu'il n'aurait jamais dû quitter — rencontre l'approbation quasi unanime des intéressés : peintres, sculpteurs, musiciens et, aussi, de ses confrères de la presse et de la littérature. M. Verlant collaborait par des articles de critique très remarquables, au *Journal de Bruxelles*, à la *Revue Générale* et à la *Jeune Belgique*. Sa compétence en art est solidement établie, et il s'était assuré l'estime générale par sa conscience, sa probité, sa haute impartialité, son esprit très large et très ouvert, son tact et sa parfaite courtoisie. Il a consacré notamment à des Musées Etrangers et à quelques maîtres anciens des études qui font autorité dans le monde des ateliers. Le gouvernement a-t-il apprécié les vrais mérites de M. Verlant ? j'en doute. Par hasard il a mis le *right man at the right place*, et c'est le calculateur qui succède au danseur.

Les Expositions, salonets de tout genre et de toute tendance, sévissent à outrance. Je n'aurai garde de vous en parler en détail. Les plus remarquables auront été celles de Xavier Mellery au Cercle Artistique, de « Pour l'Art », et des

aquarellistes. En ce moment même est ouverte à la maison d'Art une exposition d'œuvres puissantes et émouvantes du peintre Eugène Laermans, un jeune maître dont la personnalité s'est encore affirmée depuis que je le présentai il y a quelques années aux lecteurs du « Mercure ». Il peint toujours des paysans, ou plutôt des faubouriens, des ruraux de la banlieue, pauvres diables, déjetés, hâves, de physionomie anguleuse, vêtus de velours fauves et de flanelle rouge. Ils sont en triste ce que les rustres de Breughel et de Teniers étaient en narquois et en égrillard, et, malgré des visages un peu caricaturaux, ils ont de l'allure et du galbe et ils s'harmonisent savoureusement avec la désolation des cieux gris, des mesures rustiques, des paysages scoriaces et gravateux. Toute cette peinture de métier magistral, surtout en tant que couleur, sue la sympathie et la plus noble charité.

Prochainement s'ouvrira le Salon de la Libre Esthétique. On parle déjà d'un important envoi de M. Jacob Smits.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

The letters of Walter Savage Landor, private and public, edited by Stephen Wheeler, xiv-369 pages, 10 s. 6 d., Duckworth, London. — Laurence Housman : *The Field of Clover*, cr-8°, 148 pages, 6 s., Kegan Paul, London. — John F. Runciman : *Old Scores and New Readings* cr-8°, 279 pages, 5 s., Unicorn Press, London.

REVUES : *Blackwood's Magazine*. — *Contemporary Review*. — *Fortnightly Review*. — *Macmillan's Magazine*. — *Longman's Magazine*. — *Nineteenth Century*. — *Temple Bar*. — *Scribner's Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *New Century Review*. — *The Dome*. — *Review of Reviews*. — *Literature*. — *Saturday Review*. — *The Outlook*. — *The Bookman*. — *The Criterion*.

La singulière personnalité de Walter Savage Landor est une des plus déconcertantes parmi les personnalités originales qu'a produites l'Angleterre. Nature égoïste, irritable, mal à l'aise au milieu du quotidien de l'existence, se laissant aller aux plus extraordinaires lubies, émettant les paradoxes les plus invraisemblables, pour le seul plaisir de contredire, sans aucun souci de la réprobation des autres, dans un langage souvent violent et pas toujours exempt de mauvais goût, W. S. Landor était cependant un des écrivains les plus érudits et les mieux doués de son époque. Il sut être un excellent poète, un merveilleux prosateur et ses *Conversations Imaginaires* révèlent une prodigieuse intelligence. Quand il mourut dans sa 90^e année il écrivait encore. Parmi ses